



Extrait du livre « Guide de montagne »

Un jour, il y a bien longtemps, je suis allée sur l'Alpe chercher des émotions fortes et la joie de vivre. J'avais rencontré un homme.. il était guide! Sa face burinée par le soleil et façonnée par la montagne paraissait dure, mais ses yeux, ses yeux qui avaient vu tant de beauté, tant de tempête, tant de tristesse aussi et d'horreur, ses yeux que l'amour de la montagne rendait clairs et vifs adoucissaient ce visage.

Un homme, un guide...

Sa haute stature, ses épaules carrées, bras, jambes, tout sentait la compréhension, la gentillesse. Ses mains, pas des mains blanches, non, mais des mains toutes pleines de bosses, de cicatrices, ignoraient le tremblement de la peur. Par elles, il allait au-delà de la verticale ! Sa respiration régulière, jamais saccadée et son coeur solide que l'on sentait battre à travers la chemise épaisse... la puissance émanait de cet homme, un guide.

Sa bouche heureuse et riante chantait l'hymne à la montagne. Il était guide. Le guide ne peut pas vivre sans ses montagnes, sans ses rochers, calcaire, granit... ses neiges éternelles, ses 4000, il vit près des étoiles, il est à la porte du ciel... un guide... que j'épousais et qui allait m'emmener dans son royaume éternel, les éléments terre, air, eau et feu !

La vie avec un mari guide était faite d'imprévus, de joies, d'angoisses, parfois de peur. Mais l'habitude, la routine, l'ennui n'existent pas. Etre guide.. c'est travailler avec «rien», c'est «être»! Ce métier est particulier, car il ne touche pas à quelque chose de matériel, mais à l'immensité de la nature.

Lorsque Joseph Fauchère m'a demandé d'être sa femme, il avait ajouté « ne me demande jamais de changer de métier ». J'avais bien compris que cela traduisait « je suis d'abord de la montagne, pour la montagne, dans la montagne et avec la montagne; ensuite je suis un homme à marier ».

Dès qu'on rencontre un homme de cette trempe-là, on sait que jamais il ne changera.

Epouser un guide c'est en même temps, épouser tous les aspects de la montagne: la neige, les rochers, le soleil et le ciel bleu, la beauté à l'état pure, mais aussi la peur, l'orage, le grand mauvais, les crevasses, les chutes de pierres, les



sauvetages... Et pour nous, femmes, la joie, la beauté, la virilité et le couché du soleil encore imprégné dans les yeux de notre guide rivalisent avec un sentiment de peur, d'angoisse, de non-sécurité que nous découvrons un jour comme endormis tout au fond de notre chair.

Etre femme de guide, c'est aussi être tolérante et avoir une dose extraordinaire de confiance. Les clients d'un guide, sont aussi souvent des clientes. Elles vont vivre intensément des moments comme seule la montagne peut en faire vivre... à travers les difficultés d'une course ou parce que la montagne est prodigieusement belle quand le coucher du soleil teinte les hauts sommets d'une couleur feu. Ces hommes de la montagne sont d'une certaine manière des psychologues, sachant écouter, comprendre et pouvant par leur présence dans la montagne, offrir la meilleure des thérapies : le «lâcher prise» aux difficultés de la vie d'en bas, et proposer la contemplation, le grand silence et la respiration de l'air pur, cristallin !

J'avais fait beaucoup de courses avec mon mari, au début de notre vie commune: l'Aiguille de la Tsa, l'Arête de Bertol, les Doves Blanches, presque toutes les voies au-dessus de la Cabane de la Tsa, en passant par le Pigne d'Arolla, Mont Blanc de Cheilon, Le Petit Mont Collon, l'Evêque, la Lurette, la Pointe de Vouasson.. et combien d'autres encore, mais chaque fois que je partais, la notion «aventure extraordinaire» s'imprimait en moi.

Mais être une épouse de guide signifiait s'occuper aussi de la famille, des enfants et des tâches ménagères, allant de la préparation des confitures au repassage, en passant par le raccommodage et les nettoyages. Ces responsabilités-là, ajoutées à celle d'aider mon mari dans son travail, c'est-à-dire conseiller, recevoir les clients, en fait, tenir l'agenda des courses... tout cela me tenait bloquée à la maison. Lorsque le prétexte d'apporter ma collaboration au métier de Jo me fournissait l'occasion d'amener un de ses clients jusqu'en bas du glacier de Bertol, ou des Manzettes, du côté de la Dent Blanche, je n'hésitais pas une seconde; trouver une solution à tous les problèmes du moment, je chaussais, joyeuse mes souliers de montagne.

Je regardais et vivais la montagne dans mes souvenirs. J'attendais le retour de mon guide de mari avec impatience, souhaitant parfois l'enlever à sa passion pour quelques heures.

Joseph Fauchère était fasciné par la montagne, il ne vivait qu'au travers d'elle; moi je devais vivre avec «eux deux» et pas seulement avec lui ! Il me quittait souriant, le visage tourné vers la montagne, sa belle maîtresse!



Quel était donc ce sentiment tout au fond de mon coeur, l'angoisse? peut-être pas!

Une certaine jalousie? Pourquoi pas! De voir l'homme aimé, le héros, le guide partir vers sa maîtresse, son amante, son amie, elle, la montagne!

Un jour de 1976, lorsqu'il m'avait dit: «Je vais partir en Himalaya», j'avais compris que cette maîtresse-montagne l'appelait, lui tendait des bras très tentants. Des confins du Népal, elle lui murmurait encore son amour. Elle le voulait. En revenant en décembre 1976, il avait ce regard «fou des hommes qui ont découvert un trésor».

Ce sentiment ne pouvait pas être géré, ni freiné et en aucun cas interdit. Il est vrai que lorsqu'un homme vous crie son envie de se précipiter dans les bras d'une femme qui s'appelle Ama Dablan, somptueuse montagne himalayenne, c'est quelque chose de si fort... je n'ai pu que m'incliner devant ce désir. Mais dans le fond de mon être, il y avait comme un grand cri, comme un grand vide, le «non» je ne veux pas, était finalement sorti de ma gorge en un «oui» c'est formidable.

En 1978, lors de sa seconde expédition; après nos retrouvailles, après nos étreintes à l'aéroport, prouvant discrètement combien nous avions hâte de nous retrouver, j'avais besoin d'entendre des mots, des «je t'aime, tu m'as manqué, je resterai, etc...» et dans l'attente de ces mots, j'ai entendu Jo me dire: «Il faut que je te dise tout de suite que j'ai redemandé, avant de quitter le Népal, une nouvelle autorisation pour le Lhotse Shar 1981».

Ainsi, j'avais espéré un moment «hors temps», «hors montagne», comme un «no man's land», rien que pour nous... mais voilà que le Lhotse Shar nous accompagnait dans nos baisers, dans nos étreintes, dans nos espoirs, dans l'avenir.

J'avais eu envie de crier: « et moi, et moi, et moi!» Mais mon accord à sa quête rendait mon guide encore plus fou, encore plus passionnément amoureux de sa belle dame blanche et cette joie, cette allégresse contagieuse se communiquaient à la famille et nous avons partagé tard dans la nuit, notre intimité avec «elle».

L'expédition Lhotse 1981 se termina tragiquement, Pierre et Philippe, photographiés à l'altitude de 8050 m ne devaient plus revenir. La montagne les accueillit en son sein. Quant à Jo Fauchère, il devait trébucher sur le chemin du



retour. Fatigué, les pieds gelés, il ne put éviter une chute en bas des rochers surplombant à cet endroit précis, le sentier.

Joseph Fauchère fût enterré sur place au bord de la rivière Bagmati, à quelques centaines de mètres du monastère de Thyangboche, juste en face de cette somptueuse Ama Dablam qui l'avait tant séduit.

J'ai compris depuis que ces sentiments indescriptibles qui étreignaient Jo à la vue d'un panorama alpestre et du bonheur inégalable procuré par une course de montagne; je les portais, nichés au plus profond de mon être. En réalité, j'aimais son métier de guide autant que lui l'aimait.

Une corde nous reliait l'un à l'autre, elle était celle de la complicité, mais surtout elle était celle qui nous unissait dans l'amour que nous avons en commun de la montagne.

Quinze ans se sont écoulées depuis ce triste jour du 25 octobre 1981.

J'ai compris depuis, que la montagne est Somptueuse par son Silence, par sa Beauté, par son Innaccessibilité. Elle représente physiquement ou matériellement la Montagne Intérieure qui est le but de l'évolution humaine. Escalader sa Montagne Intérieure, c'est tendre la main à l'Esprit, c'est toucher l'Absolu, la Perfection.

C'est là, le désir de chaque être humain. J'ai éprouvé alors le besoin d'aller vers les compagnons de Jo Fauchère, vers ses amis guides du Val d'Hérens.

J'y ai rencontré des hommes au coeur tendre, façonnés par le vent et les rochers, tous avaient les yeux tournés vers les hautes cimes.